

NOTES SUR JEAN-BAPTISTE SAY ET LES ÉCONOMISTES ITALIENS

ANDRÉ TIRAN

*Centre Auguste et Léon Walras**Université Lyon 2*

L'objet de ce texte est de donner les éléments qui attestent de l'influence des économistes italiens sur J.-B. Say et de l'intérêt soutenu qu'il a manifesté jusque à la fin de sa vie pour leurs écrits. Cette relation, entre J.-B. Say et l'Italie, mérite d'être soulignée car il est sans doute un des derniers économistes français qui se soit intéressé de très près à ce qui s'écrivait de l'autre côté des Alpes. J. A. Schumpeter, dans son *Histoire de l'Analyse Economique*, présente J.-B. Say comme le continuateur de Turgot et de Cantillon, il ajoute que Turgot et Cantillon sont ceux qui ont probablement le plus marqué l'analyse de J.-B. Say¹. Si cette appréciation ne paraît pas discutable en terme de filiation, l'influence que Schumpeter attribue à Turgot et à Cantillon doit être fortement nuancée au profit du Comte Pietro Verri² qui est un de ceux qui ont le plus marqué la vision de J.-B. Say³. Il faut préciser toutefois que J. A. Schumpeter cite Pietro Verri dans la chaîne qui conduit de F. Galiani à Walras en passant par Say⁴. Si l'influence des économistes italiens n'a pas été relevée jusqu'ici, cela tient à une indifférence à l'égard d'auteurs⁵ qui, exception faite de quelques uns comme C. Beccaria et F. Galiani, sont rarement cités par les économistes spécialistes de l'histoire de la pensée économique⁶. La plupart des ouvrages en français qui traitent de J.-B. Say font remonter l'origine de sa théorie de la valeur utilité à l'influence de E. Bonnot de Condillac (1715-1780), ou bien encore à Turgot (1766). Tout autant que ces filiations, la véritable origine de sa position sur la théorie de la valeur se trouve chez l'auteur qu'il cite au tout début de la première

¹ Il est vrai également que J. A. Schumpeter [(1983), vol. I, p. 421-22] à propos de la théorie de la valeur-utilité, écrit: "Même après 1776, cette théorie prévalut sur le Continent et il y a une ligne continue de développement de Galiani à J.-B. Say: Quesnay, Beccaria, Turgot, Verri, Condillac et bien d'autres de moindre renom contribuèrent à la fonder de plus en plus solidement". Voir aussi *ibid.*, vol. II, p 160.

² Concernant le Comte Pietro Verri voir VENTURI (1978).

³ Nous utilisons ce terme dans le sens que lui donne J. A. Schumpeter, dans son *Histoire de l'Analyse Economique*, comme vision fondamentale et créatrice.

⁴ SCHUMPETER (1983), vol. II, p. 159: "L'oeuvre de Say a des origines purement françaises si nous considérons Cantillon comme un économiste français. C'est la tradition Cantillon-Turgot qu'il continue et à partir de laquelle il aurait pu développer, quoiqu'il ait pu faire en réalité, tous les traits principaux de son analyse, y compris d'ailleurs son schéma systématique et son entrepreneur. Le plus important de ces éléments est en vérité sa contribution à l'économie analytique et sa conception de l'équilibre économique bien qu'elle soit formulée de façon vague et imparfaite. L'oeuvre de Say est le maillon le plus important de la chaîne qui nous conduit de Cantillon et Turgot à Walras". C'est précisément cette présentation de J. A. Schumpeter qui nous semble devoir être remise en cause, en particulier les "origines purement françaises".

⁵ Cette "indifférence" est liée à l'absence de traductions de la plupart de ces auteurs.

⁶ Thomas Guggenheim dans son analyse des théories monétaires pré-classiques indique que "faute d'une connaissance de la langue suffisante" il n'abordera pas les auteurs italiens. L'étude reste à faire [GUGGENHEIM (1978)]. Une traduction de l'ouvrage de M. BIANCHINI, *Alle origini della scienza economica*, Parma, Editrice Studium Parmense, 1982, par Pierre Crepel doit paraître très prochainement et comblera en partie ce vide.

édition du *Traité* et qu'il continuera de citer tout au long des rééditions et des ajouts: le comte Pietro Verri. Cela ne contredit en rien le fait que J.-B. Say assume un triple héritage: celui des mercantilistes, des physiocrates et d'Adam Smith [SAY (1972), p. vi]. Les relations entre J.-B. Say et l'Italie peuvent être décrites sous deux aspects.

- Celui de l'enfance d'abord à travers l'éducation qu'il a reçue à Lyon.
- Celui de la place des économistes italiens dans ses écrits, en particulier P. Verri et F. Galiani.

1. L'ENFANCE ET L'ÉDUCATION À LYON

Jean-Baptiste Say a retracé dans ses mémoires inachevés ce que fut son éducation à cette époque. La différence entre son éducation et celle des enfants des autres familles de négociants résulte de la volonté de son père de le soustraire, avec son frère Horace, à l'influence de l'Église et de son système d'éducation. L'origine protestante de la famille amène son père à rechercher un école dans laquelle la religion réformée⁷ ne soit pas systématiquement dénigrée. C'est la raison pour laquelle Jean-Baptiste Say ira en pension à Ecully⁸ pour y suivre les cours de deux italiens. Leur système d'enseignement différait sensiblement des règles de l'Église ainsi que J.-B. Say le relate: "A l'âge de 9 ans on me mit dans une pension que venaient d'établir à une lieue de la ville, au village d'Ecully, un italien nommé Giro et un abbé Gorati. Leur plan rejetait quelques-unes des pratiques suivies dans les collèges en général [...] leur entreprise en conséquence eut les persécutions à essuyer de la part de l'archevêque de Lyon [...]. On nous enseignait l'histoire, la grammaire, la langue italienne, assez bien et le latin fort mal[...]. J'ai conservé un tendre souvenir des soins qu'ils m'ont donnés"⁹.

La qualité des études dispensées semble honorable si l'on en croit ce qu'il en dit dans son ébauche d'autobiographie. Il écrit de cet enseignement, qu'on cherchait "à rendre l'instruction plutôt agréable aux élèves que forte et que pour les matières enseignées l'on y trouvait l'histoire telle qu'on la trouvait dans les livres de cette époque, c'est-à-dire une histoire convenue"¹⁰. L'origine de l'intérêt de J.-B. Say pour l'Italie et sa maîtrise de la langue italienne dérivent donc de son éducation¹¹.

⁷ Le milieu d'origine des Say est celui des protestants genevois, les Mallet, Thélusson, les Delessert et Clavière.

⁸ Ecully est à l'époque un petit village à quelques kilomètres de Lyon. C'est aujourd'hui une commune incluse dans l'agglomération lyonnaise.

⁹ Manuscrits, *Papiers personnels*, Fonds J.-B. Say, Bibliothèque Nationale de France.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Il faut toutefois mentionner qu'au sein de *La Décade Philosophique littéraire et politique*, dont J.-B. Say est le rédacteur principal, se trouve P.-L. Ginguené qui est aussi très attaché à l'Italie. L'un des professeurs italiens de J.-B. Say, Giro, fut dirigeant de la République de Naples et pendu par les Anglais en 1799.

2. LA PREMIÈRE ÉDITION DU *TRAITÉ* ET L'INFLUENCE DE PIETRO VERRI SUR LE *TRAITÉ* DE J.-B. SAY

La première référence de J.-B. Say aux économistes italiens, cruciale dans la construction de son schéma analytique, est celle de Pietro Verri. Dans la première édition du *Traité*, Pietro Verri est un des rares, avec A. Smith, envers qui il se reconnaisse une dette. Dans le chapitre XXI, qui traite des “Différentes manières de faire du commerce”, il écrit: “Toutes les denrées ne viennent pas indifféremment partout, de là l'utilité du commerce. En effet ce n'est point l'échange qui produit, qui augmente la richesse, c'est l'accroissement de valeur donnée à un produit par le transport d'un lieu à un autre” [SAY (1803), p. 147]. En note J.-B. Say précise:

Le Comte Verri est à ma connaissance le premier qui ait dit en quoi consistait le principe et le fondement du commerce. Jusqu'à lui et depuis, on a sans cesse répété que le commerce était un échange de l'excédent de denrées dont chaque peuple pouvait disposer. On a pris le moyen pour le principe. Le Comte de Verri a dit en 1772: “Le commerce n'est réellement autre chose que le transport des marchandises d'un lieu à un autre” (*ibid.*).

Abordant la place de Smith dans les “Préliminaires”, J.-B. Say énonce une série de critiques. Il commence tout d'abord par dire que Smith “démontra que la richesse était la valeur échangeable des choses; qu'on était d'autant plus riche qu'on avait plus de choses qui eussent de la valeur” [SAY (1972), p. 26]. Ayant crédité Smith d'avoir posé le fondement d'une appréciation correcte de la définition de la richesse, il lui reproche ensuite “d'avoir en cherchant ce qui donne cette valeur trouvé que c'est le travail de l'homme qu'il aurait du appeler industrie, parce que le mot *industrie* embrasse des parties que le mot travail n'embrasse pas (*ibid.*, p. 27)”.

Ensuite J.-B. Say aborde la caractérisation des produits et leurs capacités à posséder de la valeur. Il écrit: “Smith a borné le domaine de cette science en réservant le nom de richesses aux valeurs fixées dans des substances matérielles” (*ibid.*, p. 30), critiquant la distinction de Smith entre *productif* et *improductif*, en particulier le rôle de la classe commerçante. Pour lui Smith “ne donne que des idées confuses sur la manière dont le commerce est productif; ce qui l'empêche de déterminer avec précision pour quelle raison et jusqu'à quel point la facilité des communications contribue à la production” (*ibid.*, p. 31). La distinction de Smith entre *productif* et *improductif*, tout comme celle des physiocrates entre travail agricole *productif* et travail industriel *improductif*, lui semble fausse; bien qu'il indique que Smith ait fait sur ce point un progrès par rapport aux physiocrates¹². Il lui faut une théorie de la valeur qui permette de caractériser tous les actes de productifs, que ceux-ci donnent lieu à la réalisation de biens matériels ou immatériels.

¹² Le livre de Verri figurait dans la bibliothèque de Smith.

L'enjeu de la définition du commerce comme *transport* pour J.-B. Say doit être précisé. Cette définition doit être entendue ici dans le sens large de rapprocher de façon générale les acheteurs des vendeurs. Même si ce passage apparaît souvent au lecteur d'une grande banalité, il permet à J.-B. Say de donner à l'activité commerciale, liée au processus de la distribution et à la commercialisation des marchandises, un rôle productif, permettant ainsi l'élimination de la distinction smithienne entre travail *productif* et travail *improductif*. Pour prouver que cette distinction est fautive il lui faut une définition de la valeur permettant de fonder en logique la cohérence des rapports entre toutes les activités économiques et la répartition des revenus entre les différents agents.

Pour établir le principe de la valeur-utilité, il commence par définir la production des richesses en précisant qu'elle n'est pas "une création de matière mais une création d'utilité" [SAY (1803), p. 24]. Pour J.-B. Say la valeur-utilité¹³ d'un bien économique est une valeur sociale, une richesse sociale qui est produite et qui n'est pas disponible sans coût. La valeur échangeable des choses repose sur la valeur-utilité; elle est mesurée par le prix que celui-ci soit exprimé en monnaie ou bien en toute autre marchandise.

Sa vision l'amène à envisager la production et toute l'activité économique comme une immense permutation de valeurs. Il considère la production et l'échange comme un seul et même processus unitaire qui implique que l'on donne une définition de la valeur éliminant toutes les difficultés logiques. Il emprunte à Pietro Verri une définition du commerce comme *transport* des marchandises et la définition de la valeur comme utilité-rareté dont il ne retient que le premier terme.

Cette référence, il la renouvelle tout au long des six éditions du *Traité* et également dans le *Cours complet*. Dans son *Histoire abrégée de l'économie politique*, il écrit:

Telle est l'idée mise en avant par Verri que l'utilité qui résulte du commerce, consiste dans le simple transport, dans la façon qui place le produit sous la main du consommateur; mais cette idée sans **développements**, sans liaison avec le système entier de la production, n'est devenue une partie de la science que dans les mains de ses successeurs. Verri est un des esprits les plus judicieux qui aient écrit sur l'économie politique. Il voyait mieux le fond des choses que les économistes, Beccaria et lui étaient compatriotes et amis [SAY (1828-29), p *].

J.-B. Say va plus loin encore dans la cinquième édition du *Traité* (1826), qui paraît à la même date que le *Cours Complet*, en écrivant que Pietro Verri est celui qui s'est le plus approché, avant Smith, des véritables lois qui dirigent la production et la consommation des richesses. Dans

¹³ On trouvera une présentation très complète de ces positions dans LUFTALLA (1991).

cette même édition J.-B. Say situe l'apport de Pietro Verri comme le maillon de la chaîne qui de F. Quesnay conduit à A. Smith¹⁴.

3. LES ÉCONOMISTES ITALIENS DANS LES ÉCRITS DE J.-B. SAY À PARTIR DE LA DEUXIÈME ÉDITION DU *TRAITÉ* (1814)

3.1. *Le problème de la valeur et Ferdinando Galiani*

Un autre auteur tient une place particulière dans l'analyse faite par J.-B. Say de l'économie politique en Italie. Il s'agit de Ferdinando Galiani. J.-B. Say développe son argumentation autour du problème crucial de la valeur:

En 1750, l'abbé *F. Galiani*, si connu depuis par ses relations avec plusieurs philosophes français, et par ses *Dialogues sur le commerce des grains*, mais bien jeune encore, publia un *Traité des monnaies* qui décèle un savoir et un talent d'exécution consommés, et où l'on soupçonne qu'il fut aidé par l'abbé Intieri et par le marquis Rinuccini. On n'y trouve cependant que les différents genres de mérite que cet auteur a toujours déployés depuis: de l'esprit et des connaissances, le soin de toujours, remonter à la nature des choses, un style animé et élégant¹⁵.

L'appréciation se nuance d'un éloge à propos de la question de la valeur:

Ce que cet ouvrage a de singulier, c'est qu'on y trouve quelques-uns des fondements de la doctrine de Smith, et entre autres que le travail est le seul créateur de la valeur des choses, c'est-à-dire des richesses; principe qui n'est pas rigoureusement vrai, comme on le verra dans cet ouvrage, mais qui, poussé jusqu'à ses dernières conséquences, aurait pu mettre *F. Galiani* sur la voie de découvrir et d'expliquer complètement le phénomène de la production¹⁶.

J.-B. Say ne voit chez A. Smith que la seule théorie de la valeur travail¹⁷, il fait remonter cette définition à F. Galiani. Filiation étonnante car elle ne correspond pas au texte de F. Galiani alors que J.-B. Say lit et comprend parfaitement l'italien, il cite d'ailleurs l'original de F. Galiani et

¹⁴ J.-B. SAY, "Discours préliminaire", in SAY (1826), p. xlvi.

¹⁵ *Ibid.*, p. xliv.

¹⁶ *Ibid.*, p. xlv.

¹⁷ Voir sur ce point PRIBRAM (1983), pp 129-130; SCHUMPETER (1983), vol. I, pp. 267-268 et pp. 432-438.

non une traduction¹⁸. Cette note de J.-B. Say donne une des clés de la formation de sa conception générale et de sa position par rapport à A. Smith et aux physiocrates.

Cette influence et cet apport des économistes italiens n'est pas à sens unique et J.-B. Say souligne que les physiocrates ont, à leur tour, exercé une influence sur les économistes italiens:

“Ce n'est pas seulement sur les écrivains français que les économistes exercèrent quelque influence; ils en eurent une très marquée sur des écrivains italiens qui les surpassèrent. Beccaria, dans un cours public à Milan, analysa pour la première fois les vraies fonctions des capitaux productifs. Le comte de Verri, compatriote et ami de Beccaria, et digne de l'être, à la fois grand administrateur et bon écrivain, dans ses *Meditazioni sull'Economia politica*, publiées en 1772, s'est approché plus que personne avant Smith, des véritables lois qui dirigent la production et la consommation des richesses. Filangieri, quoiqu'il n'ait donné qu'en 1780 son *Traité des Lois politiques et économiques*, paraît n'avoir pas eu connaissance de l'ouvrage de Smith, publié quatre années auparavant. Il suit les principes de Verri, et même leur donne un degré de développement de plus; mais il ne va point, guidé par le flambeau de l'analyse et de la déduction, des plus heureuses prémisses aux conséquences immédiates qui les confirment en même temps qu'elles en montrent l'application et l'Utilité”¹⁹.

3.2. Les apports des économistes italiens du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle selon J.-B. Say

Les autres économistes italiens apparaissent à partir de la deuxième édition du *Traité* (1814). La rédaction de cette deuxième édition comporte de profondes modifications qui affectent près de la moitié de l'ouvrage; elles apparaissent dès le “Discours préliminaire”. J.-B. Say précise la date de sa lecture des économistes italiens dans une note à propos de Pietro Verri: “Voyez ses cahiers, qui ont été imprimés pour la première fois en 1804, dans l'estimable recueil publié à Milan par Pietro

¹⁸ SAY (1972), p. 21 note. La lecture du chapitre 2 du livre I de GALIANI (1915), pp. 25-45 ne laisse que peu de place à une interprétation aussi unilatérale. Galiani écrit: “Perciò si potrà dire che la stima, o sia il valore, è un'idea di proporzione tra il possesso d'una cosa e quello d'un'altra nel concetto d'un uomo” (p. 27); “Il valore è una ragione, e questa composta da due ragioni, che con questi nomi esprimo: d'utilità e rarità. Io chiamo rarità la proporzione che è fra la quantità d'una cosa e l'uso che ne è fatto” (p. 28); et ensuite Galiani définit bien un certain type de produit comme ne possédant qu'une valeur travail ceux sans doute que Say dénomme les richesses sociales et qui sont les seules auxquelles s'intéresse l'économie politique. Galiani écrit: “Entro a dire della fatica, la quale non solo in tutte le opere che sono intieramente dell'arte, comme le pitture, sculture, intagli, ecc., ma anche in molti corpi, come sono i minerali, i sassi, le piante spontanee delle selve, ecc., è l'unica che dà valore alla cosa” (p. 38), mais c'est aussi pour ajouter immédiatement que ce travail de l'homme, cette “fatica”, s'évalue de la même façon que posée au départ: “io stimo che il valore de' i talenti degli uomini s'apprezzi in quella stessissima guisa che si fà di quello delle cose inanimate, e sopra i medesimi principi di rarità e utilità” (p. 38). Cette interprétation de Say apparaît d'autant plus curieuse que l'analyse de Galiani allait bien plus dans le sens de ce qu'il voulait expliquer.

¹⁹ J.-B. SAY, “Discours préliminaire”, in SAY (1826), p. xlv.

Custodi, sous le titre de *Scrittori classici italiani di economia politica*. Je n'en ai eu connaissance qu'après la première publication de cet ouvrage-ci, qui a eu lieu en 1803²⁰.

Après avoir évoqué les Portugais et les Espagnols, il voit dans l'Italie le pays qui eut l'initiative dans le développement de la théorie des richesses: "L'Italie en eut l'initiative, comme elle l'eut, depuis la renaissance des lettres, dans presque tous les genres de connaissances et dans les beaux-arts"²¹. J.-B. Say passe ensuite en revue les différents économistes en commençant par la question des sources de la richesse: "Dès le seizième siècle, Botero²² s'était occupé à chercher les véritables sources de la prospérité publique. En 1613, Antonio Serra²³ fit un traité dans lequel il avait signalé le pouvoir productif de l'industrie; mais son titre seul indique ses erreurs: les richesses pour lui étaient les seules matières d'or et d'argent".

J.-B. Say aborde ensuite les théories mercantilistes:

Au commencement du dix-huitième siècle, cinquante ans avant Quesnay, Bandini²⁴ de Sienne avait montré, par le raisonnement et par l'expérience qu'il n'y avait jamais eu de disette que dans les pays où le gouvernement s'était mêlé d'approvisionner les peuples. Belloni²⁵, banquier de Rome, écrivit en 1750 une dissertation sur le commerce, qui annonce un homme versé dans les changes et dans les monnaies, du reste coiffé de la balance du commerce. Le pape le fit marquis pour cela. Carli²⁶, avant Smith, prouva que la balance du commerce n'apprenait rien et ne prouvait rien (*ibid.*).

La fin de ce bref exposé se conclut par la présentation sommaire des principaux économistes italiens

Algarotti²⁷, que Voltaire a fait connaître sous d'autres rapports, écrivit aussi sur l'économie politique, et le peu qu'il a laissé dénote beaucoup de connaissances positives et d'esprit. Il se tient si près des faits, et s'appuie si constamment sur la nature des choses, que, sans être parvenu à saisir la preuve et la liaison des principes de la science, il se garantit néanmoins de toute idée fautive et systématique. En 1764, Genovesi²⁸ commença un cours public d'économie politique, dans la chaire

²⁰ J.-B. SAY, "Discours préliminaire", in SAY (1826), p. lvi.

²¹ *Ibid.*, p. xli.

²² Giovanni Botero (1544-1617). Voir BOTERO (1589).

²³ SERRA (1803).

²⁴ BANDINI (1803).

²⁵ BELLONI (1803).

²⁶ Gian Rinaldo (comte) Carli (1720-1795). Voir CARLI (1804) [1754-1760].

²⁷ ALGAROTTI (1960).

²⁸ Antonio Genovesi (1712-1769). Voir GENOVESI (1803) [1765].

fondée à Naples par les soins du respectable et savant Intieri. D'autres chaires d'économie politique furent à cet exemple, instituées depuis à Milan²⁹.

Ces passages montrent que J.-B. Say a fait une lecture étendue des auteurs publiés par Pietro Custodi. Il n'est pas surprenant qu'il juge les économistes italiens en fonction de sa théorie. Les brefs commentaires sont assez élogieux; Botero est crédité d'un travail pionnier alors que Bodin, qui lui est contemporain, n'est pas cité. Antonio Serra donne à l'industrie un pouvoir productif. Bandini avant Quesnay voit dans l'intervention de l'État une des causes des disettes quand à G. R. Carli il fait, avant A. Smith, la critique de la doctrine mercantiliste.

L'apport des économistes italiens, aux yeux de J.-B. Say, est donc tout à fait décisif au cours du XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle, il est même supérieur sur certains points cruciaux à celui des Français et des Anglais. Les références à ces économistes italiens se retrouvent inchangées de la deuxième à la sixième édition du *Traité*. Le seul contemporain qu'il citera plus tard est "M. Gioja [qui] a eu l'avantage de contribuer à répandre au nord et au midi des principes que l'on peut avouer pour la plupart" [SAY (1840), p. 569].

L'appréciation donnée dans le *Cours complet* paraît un peu moins élogieuse et moins développée que celle que l'on trouve dans le *Traité* mais il faut tenir le plus grand compte de la nature de l'ouvrage et du public auquel il est destiné: celui des ingénieurs et des hommes d'entreprise. Contrairement à ce qu'une lecture superficielle pourrait suggérer, J.-B. Say ne change pas d'avis à l'égard de l'apport des économistes italiens, mais il s'adapte à son public et privilégie les arguments qui sont susceptibles de convaincre. Ainsi la présentation qu'il donne dans le *Cours Complet* de cet apport est plus brève que dans le *Traité* mais elle ne contredit pas ce qu'il a déjà écrit, elle simplifie et va à l'essentiel:

Un grand nombre de publicistes italiens ont publié des vues plus ou moins justes, plus ou moins ingénieuses, sur l'économie politique. On peut leur reprocher en général de ne leur avoir pas donné des fondements assez solides; ce sont des opinions inspirées presque toujours par l'amour de la patrie, mais non des déductions rigoureuses de faits bien établis. Des opinions, des vœux, ne sont pas une science; cependant on peut puiser dans leurs écrits des idées précieuses, qui n'ont pas d'antécédents et dont il faut inventer les conséquences (*ibid.*, p. 560).

²⁹ J.-B. SAY, "Discours préliminaire", in SAY (1826), pp. lvi-lvii.

3.3. Les acteurs de la République de Naples

Pour conclure cette brève présentation des rapports entre J.-B. Say et l'Italie, nous utiliserons le dernier manuscrit inachevé de J.-B. Say, son sa *Politique pratique* [SAY (2000)]. Dans ce manuscrit, les références aux Italiens sont nombreuses et si elles ne concernent plus les économistes, elles se réfèrent à d'ardents partisans de la liberté. À côté de Machiavel³⁰ et de Beccaria cité dans *Olbia* et dans le manuscrit de la *Politique pratique*³¹ – référence obligée sur le sujet traité par J.-B. Say – il faut mentionner les acteurs de la brève république de Naples: le prince François Caracciolo (1748-1799)³², Dominique Cirillo (1734-1799, décapité)³³, la marquise Eleonora de Fonseca Pimentel (1768-1799)³⁴, Francesco-Mario Pagano (1748-1800)³⁵, ainsi que Tomaso Aniello (Masaniello) (1623-1647), chef de l'insurrection de 1647 à Naples³⁶. On trouve également cité le comte Joseph Gorani (1744-1819), célèbre publiciste italien, qui prit part à la rédaction du journal littéraire *Il Caffè*, qui se lia intimement avec Beccaria, Verri, d'Holbach et Diderot. Il fit paraître, en 1770, un *Traité du despotisme* qui lui valu une réputation dans le parti libéral et philosophique, il accueillit avec enthousiasme la Révolution française, reçut, en 1792, sur

³⁰ Voir le manuscrit de la *Politique pratique*, Bibliothèque Nationale de France, folios 085, 099, 283, 023, 037, 131, 132, 145, 146, 408, 485, 508.

³¹ *Ibid.*, folio 146.

³² Amiral. Il commanda en 1793 la flotte napolitaine devant Toulon avec les Anglais et les Espagnols. Mal récompensé par Ferdinand IV, il prit parti pour la république parthénoépéenne en 1798, et repoussa une flotte anglo-sicilienne qui tentait un débarquement entre Cumès et le cap Mysène. Après la prise de Naples par le cardinal Ruffo (1799), il fut arrêté, condamné à mort par les ordres de Nelson, et pendu au mât de sa frégate, au mépris de la capitulation. Voir *ibid.*, folio 95.

³³ Médecin et botaniste italien. Il parcourut la France et l'Angleterre, se lia avec Buffon, d'Alembert, Diderot, Nollet et W. Hunter; fut, à son retour à Naples, professeur de médecine et d'histoire naturelle, et s'acquitta par ses travaux et sa philanthropie l'estime de ses concitoyens, qui le nommèrent député lors de l'établissement de la république Parthénoépéenne (1799). Arrêté lors de la réaction, il pouvait sauver sa tête en demandant grâce, mais il préféra la mort à cette humiliation. Voir *ibid.*, folio 95.

³⁴ Femme célèbre par sa beauté et par son esprit, issue de l'une des plus illustres familles du royaume de Naples. En 1784, Eléonore épousa le marquis de Fonseca, descendant d'une ancienne famille espagnole qui s'était déjà depuis quelques années établie à Naples. La marquise de Fonseca ouvrit ses salons à toute une société d'élite qui adoptait les idées françaises et reconnaissait la supériorité d'un gouvernement républicain. Tout le temps que dura le gouvernement républicain, l'hôtel de la marquise fut le rendez-vous des patriotes napolitains et le foyer du libéralisme; on y rédigeait un journal qui, sous le titre de *Monitore napoletano*, eut pour mission de défendre et de propager les principes de la Révolution. Eléonore travaillait elle-même à la rédaction de la feuille anti-royaliste, qui acquit bientôt une très grande vogue. La marquise fut arrêtée et conduite, pour y être jugée devant la junte d'État. Le principal grief relevé contre elle par l'acte d'accusation fut d'avoir travaillé à la rédaction du *Monitore napoletano*. La marquise de Fonseca subit son supplice le 20 juillet 1799, à l'âge de trente et un ans. Voir *ibid.*, folio 95.

³⁵ Pagano s'attacha à combattre de nombreux abus et fut chargé par le gouvernement de rédiger un plan de réformes pour la procédure criminelle. Il publia sur ce sujet ses *Considerazioni*, ouvrage qui fut traduit en français par Hillerin (Strasbourg 1789). Ce livre, complète les idées de Beccaria. Pagano publia encore des *Essais politiques sur l'origine, les progrès et la décadence des sociétés* (Naples 1783-1792, 3 vol.). Lorsque le gouvernement napolitain, inquiet de la diffusion des idées républicaines dans le royaume, eut institué une junte d'État chargée de juger les individus suspectés de libéralisme, Pagano s'offrit pour plaider en faveur des plus compromis et les défendit. Arrêté sous l'inculpation de crime de haute trahison, il recouvra la liberté au bout de treize mois d'emprisonnement, quitta Naples et se retira à Milan (1798); il revint dans sa patrie lors de la conquête de Championnet, en 1799, fit partie du gouvernement provisoire, rédigea la constitution de la république parthénoépéenne et fut ensuite sacrifié par le cardinal Ruffo, qui l'envoya à l'échafaud le 6 octobre 1800, malgré la capitulation qui lui garantissait la vie. Voir le manuscrit de la *Politique pratique*, Bibliothèque Nationale de France, folio 95.

³⁶ *Ibid.*, folio 502.

la demande de Bailly, le titre de citoyen français, et vint alors à Paris, où il publia, dans le *Moniteur*, une série de *Lettres aux souverains sur la Révolution française*, qui furent réunies en 1 volume (1793) et très remarquées. Il publiait en même temps des *Mémoires secrets sur les cours d'Italie*, pamphlet révolutionnaire très violent. J.-B. Say entretendra une correspondance avec lui.

BIBLIOGRAPHIE

A. *Manuscripts*

J.-B. SAY, *De la politique pratique*, Bibliothèque Nationale de France, Paris.

Manuscripts, Papiers personnels, Fonds J.-B. Say, Bibliothèque Nationale de France.

B. *Imprimés*

ALGAROTTI, F. (1960), *Opere di Francesco Algarotti e di Saverio Bettinelli*, in E. BONORA (a cura di), *Illuministi italiani*, t. 2, Ricciardi, Milano-Napoli.

BANDINI, S. A. (1803), *Discorso economico*, in P. CUSTODI (a cura di), *Scrittori classici italiani di economia politica*, Parte moderna, vol. 1, Destefanis, Milano.

BELLONI, G. (1803), *Dissertazione sopra il commercio. Con alcune note dell'ed. di Bologna del 1752, ed una lettera dell'autore "Sulla moneta immaginaria"*, in P. CUSTODI (a cura di), *Scrittori classici italiani di economia politica*, Parte moderna, vol. 2, Destefanis, Milano.

BIANCHINI, M. (1982) *Alle origini della scienza economica. Felicità pubblica e matematica sociale negli economisti italiani del Settecento*, Parma, Editrice Studium Parmense.

BOTERO, G. (1589), *Della ragione di stato*, Venezia (trad. en français, *Raison et Gouvernement d'Etat*, trad. de G. Chappuys sur la 4^{ème} édition, G. Chaudière, Paris 1599.

CARLI, G. R. (1804) [1754-1760], *Dell'origine e del commercio della moneta e dei disordini che accadono nelle alterazioni di essa*, e altri scritti, in P. CUSTODI (a cura di), *Scrittori classici italiani di economia politica*, Parte moderna, vol. 13-14, Destefanis, Milano.

GALIANI, F. *Della moneta*, Laterza, Bari 1915.

GENOVESI, A. (1803) [1765], *Lezioni di economia civile*, in P. CUSTODI (a cura di), *Scrittori classici italiani di economia politica*, Parte moderna, voll. 7-10, Destefanis, Milano.

GUGGENHEIM, Th. (1978), *Les théories monétaires pré-classiques*, Librairie Droz, Genève.

LUFTALLA, M. (1991), "J.-B. Say", in Y. Breton, M. Luftalla (sous la direction de), *L'économie politique en France au XIX^e siècle*, Economica, Paris, pp. 13-33.

PRIBRAM, K. (1983), *Histoire de la Pensée Economique*, Economica, Paris.

SAY, J.-B. (1803), *Traité d'Economie Politique*, 1^{ère} édition, Crapelet, Paris.

SAY, J.-B. (1826), *Traité d'économie politique*, 5^{ème} éditions, Rapilly, Paris.

SAY, J.-B. (1828-1829), *Cours complet d'économie politique pratique*, 76 vol., Rapilly, Paris.

SAY, J.-B. (1840), *Cours complet d'économie politique pratique*, 2^e édition entièrement revue par l'auteur, 2 vol., Guillaumin, Paris.

SAY, J.-B. (1972), *Traité d'économie politique*, 6^{ème} édition, Calmann-Lévy, Paris.

SAY, J.-B. (1995), "Manuscrits inédits sur la monnaie, la banque et la finance précédé d'un Essai de biographie sur J.B.Say", numéro spécial hors série des *Cahiers monnaie et finance*, sous la direction de A. Tiran, Lyon.

SAY, J.-B. (2000), *Œuvres de politique et de morale*, vol. IV des *Œuvres complètes de J.-B. Say*, réalisé par E. Blanc et A. Tiran, Economica, à paraître décembre 2000. Voir *Œuvres complètes de J.-B. Say*, X volumes, édition coordonnée par A. Tiran, éditeurs: E. Blanc, P. H. Goutte, G. Jacoud, C. Mouchot, . P. Potier, J. M. Servet, M. Sacquin, Ph. Steiner, A. Tiran, Paris, Economica.

SERRA, A. (1803) [1613], *Breve trattato delle cause che possono far abbondare li regni d'oro e d'argento dove non sono miniere*, in P. CUSTODI (a cura di), *Scrittori classici italiani di economia politica*, Parte antica, vol. 1, Destefanis, Milano.

SCHUMPETER, J. A. (1983), *Histoire de l'Analyse Economique*, 3 vol., Gallimard, Paris.

TIRAN, A. (1993), "Pietro Verri, aux origines de la théorie de la valeur et de la loi des débouchés de Jean-Baptiste Say", *Revue d'Economie Politique*, mai-juin, pp. 445-471.

VENTURI, F. (1978), "Le Meditazioni, sulla economia politica di Pietro Verri: Edizioni, echi e Discussioni", *Rivista Storica Italiana*, a. XC, fasc. 3, pp. 530-593.

VERRI, P. (1804), *Meditazioni sulla economia politica*, in P. CUSTODI (a cura di), *Scrittori classici italiani di economia politica*, Parte moderna, vol. 16, Destefanis, Milano (trad. française, *Méditations sur l'économie politique*, Delaunay, Paris 1823).